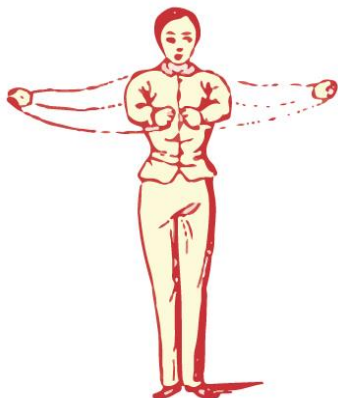


## Myriam Chérel interviewe Laetitia Jodeau-Belle



Laetitia Jodeau-Belle, psychanalyste à Rennes, membre de l'ECF et de l'AMP, maître de conférence en psychopathologie et clinique psychanalytique, a choisi dans le Séminaire X, *L'angoisse*, un passage où Lacan commente le texte freudien *Inhibition, Symptôme, angoisse* et, *a contrario* conclut : « l'angoisse n'est pas le signal d'un manque, mais de quelque chose qu'il faut concevoir à un niveau redoublé, d'être le défaut de l'appui que donne le manque<sup>1</sup> ».

**Laetitia Jodeau-Belle** — À la première lecture, cette phrase fut pour moi énigmatique : Lacan définit l'angoisse comme l'appui d'un manque de manque alors que Freud disait que l'angoisse n'a pas d'objet. Lacan prend l'envers, comme il le fait dans tout ce Séminaire X. Dans le fil du Séminaire IV, celui-ci déconstruit et, comme avec cette phrase, opère une torsion de ce qu'avait été la thèse freudienne de l'angoisse.

**Myriam Chérel** — C'est un moment de rencontre, pour toi, avec l'enseignement de Lacan ?

**L. J.-B.** — Je travaillais les textes freudiens, pour ma thèse, sur l'objet phobique chez l'enfant. Avec Lacan, la relecture de tout un ensemble de concepts abordés jusqu'alors à partir du manque d'objet me surprit et cette phrase a fait rencontre en effet, car cela faisait écho à ce que je rencontrai moi-même du côté de l'angoisse, angoisse qui était massive au début de mon analyse, expérience de corps, expérience d'un manque de manque ; cela m'a vraiment parlé. Prendre les choses du côté de l'objet *a*, de la pulsion et du corps, et pas seulement du côté de la rencontre avec un objet extérieur, mais plutôt de quelque chose de bien plus intérieur, donne la racine corporelle de l'angoisse. Lacan aborde les choses, non pas du côté du phénomène, mais de l'événement, l'événement d'angoisse et tout cela à partir de la pulsion et des objets *a*.

**M. C.** — Freud part du traumatisme de la naissance, qu'enseigne Otto Rank, de la perte de l'objet mais, ce sur quoi il insiste et que remet en avant Lacan, c'est que l'objet est toujours perdu, toujours manquant. Alors, comment saisir précisément la torsion qu'opère Lacan ?

**L. J.-B.** — Disons que Lacan situe l'angoisse comme intimement liée au désir, à la naissance même du désir ; il n'y a pas possibilité de désirer sans angoisse. Saisir cela a été pour moi très fort. Cette thèse d'Otto Rank permet à Freud de dire qu'il y a un en-deçà de l'angoisse, qu'il y a ce moment de détresse qui a plutôt rapport avec le trauma, avec l'inassimilable, le résidu, ce qui ne peut pas se signifantiser ; c'est un moment de pure déréliction, quelque chose qui ne peut même pas se symboliser dans un affect, alors que l'angoisse est déjà un affect. Donc la détresse est en-deçà de l'angoisse. Et, il y a chez Lacan, cette précision autour du repérage très heureux fait par Freud de cette détresse primordiale, celle du temps, disons, de perte totale, d'aliénation foncière à l'Autre, du pur cri, de quelque chose qui demande ensuite à se nouer, à s'articuler. Je dirai que la torsion est là.

**M. C.** — L'angoisse n'est pas sans objet.

**L. J.-B.** — Voilà, l'angoisse n'est pas sans objet et c'est dans les moments de franchissement du désir que l'angoisse vient à se manifester ; quand le désir est convoqué. Il y a là un

---

<sup>1</sup> Lacan J., *Le Séminaire*, livre X, *L'angoisse*, (1962-1963), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, coll. Champ Freudien, 2004, p. 66.

repérage tout à fait important cliniquement. D'ailleurs Lacan dit que, quelque fois, il est possible de produire l'angoisse dans l'analyse : venir incarner une figure de l'Autre qui pousse le sujet à dire, à déranger sa défense ou à produire une formation de l'inconscient. C'est ce qui produit une avancée dans la cure, pas sans angoisse parce que l'angoisse a rapport avec l'objet *a* et le fantasme ; quelque chose se dévoile de cela.

**M. C.** — La phobie, qui se présente comme la peur d'un objet, c'est surtout l'élection d'un signifiant. Peux-tu préciser dès lors la différence entre peur et angoisse ?

**L. J.-B.** — Lacan souligne que l'angoisse c'est un affect qui ne trompe pas<sup>2</sup>, c'est un véritable affect qui vient dire quelque chose de ce rapport de la pulsion au réel, à ce qui n'est pas symbolisable. La phobie, elle, localise l'angoisse, c'est une traduction par le signifiant. Chez le petit Hans par exemple<sup>3</sup>, il y a un premier temps d'angoisse flottante, un temps où finalement il y a émergence de l'angoisse et un temps de mise en suspens qui aboutit à l'élection d'un objet qui vient enserrer l'angoisse du sujet et qui produit la peur. Lacan dit que la peur c'est un affect qui trompe en ceci qu'il a à voir avec le signifiant qui est toujours trompeur, qui ne dit jamais complètement ce qu'il en est de l'objet en jeu, alors que l'angoisse, elle, est au plus près de l'objet *a*. Mais, même s'il y a ce travail de chiffage de la jouissance, puis de localisation de l'angoisse, il y a un résidu à ce travail de signifiantisation par la métaphore, la métonymie, il y a un résidu que Lacan situe comme un reste tout à fait « hétérogène » au signifiant<sup>4</sup> pour reprendre Jacques-Alain Miller, qui ne peut pas être résorbé et qui se retrouve dans cette tache flottante. Si on reprend le petit Hans, cette tache flottante se situe à côté du chanfrein de la gueule du cheval. Découvrir dans l'enseignement de Lacan cette tache a été pour moi un instrument de lecture exceptionnel. Tout n'est pas absorbé par le signifiant. Il y a toujours un reste qui persiste, comme, aussi bien, signal d'un désir que signal d'angoisse mais aussi d'un désir qui continue, qui est préservé, au-delà du travail signifiant. Jacques-Alain Miller met en exergue le fait que cette petite tache est l'indice d'un travail effectué, mais c'est aussi l'indication que quelque chose a eu lieu, qui n'est pas guérissable, pas résorbable entièrement par le signifiant.

**M. C.** — Donc signal quand même.

**L. J.-B.** — Signal d'angoisse, signal d'un manque de manque.

**M. C.** — Signal et pas trace ?

**L. J.-B.** — Disons que la trace vient à la fin, c'est justement quand la fonction de signal de l'angoisse n'a plus lieu d'être. La tache noire donne une idée de ce qu'est l'objet *a*, cause du désir.

**M. C.** — Il y a un signal et l'inconscient interprète : par exemple, produit une phobie.

**L. J.-B.** — Oui, comme un symptôme particulier à l'enfant.

**M. C.** — Une phobie est *un à cause de* la castration : le manque est au cœur de la question de l'enfant, l'enfant a nécessité d'avoir une réponse à ce qui cause la castration

**L. J.-B.** — Oui, et le petit Hans répond *à cause* du cheval, c'est son signifié. C'est le signifié de son désir. Il se sert de ce signifiant à tout faire, dit Lacan, pour suppléer au manque et en même temps c'est le signifié de son désir, celui-là qui court, il galope même et il entraîne avec lui tout un tas de signifiants, mais à un certain moment cela coince et produit des effets

---

<sup>2</sup> Cf. *ibid.*, p. 92.

<sup>3</sup> Cf. Freud S., « Analyse d'une phobie chez un petit garçon de 5 ans » (Le petit Hans), (1909), *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1985.

<sup>4</sup> Miller J.-A., « Introduction à la lecture du Séminaire de L'angoisse de Jacques Lacan », *La Cause freudienne*, Paris, Navarin / Le Seuil, n° 59, février 2005, p. 77.

subjectifs que l'angoisse vient à signaler. À nouveau, il y a restauration du manque, c'est-à-dire qu'à chaque fois ce signal produit en même temps un arrêt puis relance la machine des formations de l'inconscient.

**M. C.** — La question au cœur de ton travail de recherche c'était quand même bien la phobie ?

**L. J.-B.** — Oui tout à fait, c'est parti de la lecture du petit Hans de Freud mais surtout de ce que moi-même j'avais pu éprouver enfant, l'expérience intime de la phobie et de ce rapport très particulier à un objet, qui pouvait se manifester encore pour moi au moment de ce travail ; c'est devenu au fur et à mesure une question plus lointaine, mais qui a trouvé aussi dans l'analyse d'autres échos. Et il est vrai que le Séminaire X a été un passage nécessaire : dans la suite de ce que Lacan développe autour de la castration, comme manque symbolique, le  $-\phi$  du Séminaire IV<sup>5</sup>, c'est dans le X que seront revisités les fantasmes masculins et féminins, particulièrement du côté de « la femme ne manque de rien<sup>6</sup> » et l'homme rencontre la castration dans la détumescence<sup>7</sup> ; c'est tout ce que Lacan vient tordre... c'est ce franchissement qu'opère Lacan que j'ai trouvé très précieux pour avancer.

**M. C.** — Comment une petite fille devient une femme, en somme ?

**L. J.-B.** — Tout à fait, c'est vraiment découvrir qu'accrocher les choses uniquement à partir de la question phallique et du manque phallique n'est pas suffisant pour attraper ce qu'il en est de questions autres.

**M. C.** — *Autre* c'est le mot.

**L. J.-B.** — Absolument, c'est cela... et après ce sera pour moi le Séminaire XX en effet, mais c'est une autre affaire...

**M. C.** — Après avoir traversé cette question de l'angoisse dans ton propre parcours analytique, puis avec ce travail théorique nécessaire pour avancer, quelle inflexion finalement pour ton travail d'analyste auprès des enfants ?

**L. J.-B.** — Considérer que l'angoisse est plutôt un passage obligé, ne pas aller contre ; il ne s'agit pas d'effacer l'angoisse, mais plutôt de s'en servir...

**M. C.** — Pour pouvoir s'en passer.

**L. J.-B.** — Oui, c'est cela. Tout dépend de la position du sujet évidemment. Parfois l'angoisse est envahissante et il est nécessaire de la contenir un peu, parce que le travail signifiant n'est pas possible ou qu'il est inefficace par exemple. Une angoisse peut être absolument invalidante. Mais ordinairement, il s'agit de ne pas reculer devant l'angoisse, c'est-à-dire d'en faire un opérateur possible. De considérer l'angoisse comme liée au travail subjectif en cours, au travail inconscient. L'enfant fait montre d'un certain courage à venir dire quelque chose de différent de ce qu'il dit à son père ou sa mère. Élaborer une autre parole passe par l'angoisse, car c'est un moment où en effet il a à mobiliser les signifiants de l'Autre pour inventer les siens propres et il faut l'analyste pour accompagner cela, pour se faire le compagnon de ce qui peut être un certain moment pour un enfant... sans être forcément un appui, ou le soutenir car c'est un travail qui se fait seul...

**M. C.** — Il ne s'agit pas de faire du *holding*.

**L. J.-B.** — Ni d'être là pour désangoisser, absolument disons. J'ai reçu une petite fille de six ans, très angoissée à l'idée de perdre sa mère ; c'était d'emblée la question féminine et la

---

<sup>5</sup> Cf. Lacan J., *Le Séminaire*, livre IV, *La relation d'objet*, (1956-1957), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, coll. Champ Freudien, 1994.

<sup>6</sup> Lacan J., *Le Séminaire*, livre X, *L'angoisse*, *op. cit.*, p. 211.

<sup>7</sup> Cf. *Ibid*, p. 197.

perte qui étaient au premier plan. Et durant six séances, elle a pu convoquer le père, le phallus et dire ses questions sur comment elle serait adolescente. L'angoisse était d'emblée liée à la promesse phallique mais aussi à sa privation : comment être une femme plus tard. En quelques séances elle a élaboré avec des dessins sa version de ce que serait *être* une jeune fille. C'est bien l'angoisse qui l'a amenée à venir me voir.

**M. C.** — L'angoisse en lien avec la perte de la mère et le manque de la mère.

**L. J.-B.** — Oui, avec beaucoup de rêveries autour du mariage, de l'union entre son père et sa mère qui ne se faisait pas et qu'elle aimait imaginer. Il y avait aussi la question œdipienne, non sans angoisse : « être à côté de mon père et que ma mère disparaisse ». Elle avait toute une production de fantasmes qui l'amenaient à des états d'angoisse importants, qui ont finalement pu se traiter assez rapidement grâce à une mise en série de productions imaginaires qu'à chaque fois elle articulait à des petites scènes fantasmatiques et des signifiants nouveaux.

**M. C.** — Quelle intervention de l'analyste ?

**L. J.-B.** — J'ai très peu posé de questions, mais je lui ai fait lecture. J'ai interprété d'emblée son désir œdipien, ce qui l'a beaucoup soulagée. Et puis, elle a dit très vite : elle était à l'école, à la garderie et elle attendait avec beaucoup d'angoisse l'arrivée de sa mère qui ne venait pas. Tout à coup elle a vu sa mère arriver avec un parapluie. Elle me dit : « Le parapluie, c'est un parapluie avec beaucoup de couleurs. Moi j'en ai un aussi, plus petit, sans couleur. » J'interprète : « Oui, tu en as un plus petit, sans couleur. Sans couleur mais parapluie quand même ! » Ensuite, elle a fait des dessins colorés et a élaboré quelque chose d'un peu phallique, en tout cas ce qui protège, ce qui vient situer, par ce trait particulier à la mère, cet objet qui a fait signe de sa présence et qui peut partir et revenir... Elle s'est remémoré un souvenir d'enfance de ses trois ans, où elle a attendu très angoissée l'arrivée de son père alors qu'elle était seule avec sa mère. Ce père qui tardait à venir, en fait. Elle se souvint aussi d'être à une fête foraine et de rêver que son père arrive et l'emmène avec lui, laissant la mère de côté. Donc il y avait, déjà très petite, ces productions qu'elle a pu dire en analyse. Je l'ai laissée amener cela à partir du moment où j'avais ponctué sur le parapluie...

**M. C.** — Sur le manque et le désir d'avoir ce qu'elle n'a pas. Quand le manque vient à manquer, c'est l'angoisse et d'emblée tu as souligné le manque. Alors, quel destin de l'angoisse dans une cure ?

**L. J.-B.** — S'en servir, en tout cas ne plus être écrasé par elle. Pour moi en tout cas, c'est un signal qui n'est plus un signal de catastrophe imminente, qui produit un effet d'écrasement. Il s'agit plutôt le repérer et de s'en servir comme un signal enseignant, quelque chose qui permet de repérer le réel, donc l'angoisse comme une fonction je dirais, une fonction qui constitue l'être. L'analyse ne permet pas de guérir de l'angoisse, au contraire puisque je rappelais qu'elle était intimement liée au désir. Mais cette fois ce n'est plus l'angoisse écrasante devant laquelle on est complètement passif, inhibé, qui arrête le désir, qui immobilise, mais la transformer en une force de vie, quelque chose qui permet de retrouver un souffle dans la vie, de renouer avec le désir. Plutôt s'en servir sur sa modalité constituante, de force.

**M. C.** — L'angoisse créatrice.

**L. J.-B.** — Oui c'est ça, créatrice. De faire quelque chose de son angoisse : elle peut devenir un instrument de création, de production de quelque chose qui permet de dépasser, de franchir ce qui est un moment d'arrêt de mortification, de « *stand by* » comme on dit, de mise en suspens. C'est là encore une torsion : tordre ce qui peut arrêter le désir, et en faire un

instrument de désir et permettre un franchissement. L'analyse permet d'obtenir un gain de savoir sur ce qui justement amène à la production de l'angoisse.

**M. C.** — Et l'angoisse en fin d'analyse ?

**L. J.-B.** — C'est ce qui concerne le *désêtre* ; un moment de traversée du désert ; ce n'est pas un égarement mais une forme d'exil de ce qui était jusque-là un sol connu. Donc il y a forcément un moment d'angoisse mais qui n'est plus l'angoisse telle qu'on la retrouve chez le petit Hans par exemple, où justement l'angoisse cherche un objet, cherche un signifiant pour produire un symptôme plus tenable, plus vivable. Là, s'il y a angoisse, c'est une angoisse qui vient situer ce qu'il en est d'un désir nouveau. Un désir qui est un peu plus libéré.

**M. C.** — Une dernière question, d'actualité. Notre École a lancé un appel<sup>8</sup>, « Les psychanalystes contre Marine Le Pen et sa meute », pour reprendre J.-A. Miller. Est-ce céder à l'angoisse ? Certains taxent cet appel d'alarmiste. D'autres au contraire sollicitent ce réveil là où les politiques semblent s'y résigner, cèdent sur leurs désirs.

**L. J.-B.** — Non, ce n'est pas alarmiste. Céder sur son désir expose à un retour de bâton. Céder sur son désir produit un déchainement de jouissance sous une forme ou sous une autre. Je ne situe pas cet appel comme un signal alarmiste car cela voudrait dire qu'on se rangerait du côté de l'angoisse comme une force mortifère. Par contre, ce que je retiendrais de l'appel, c'est la question de la voix. Chacun a une voix, pour se faire entendre et pour contrer. L'idée n'est pas de dire qu'on a la vérité ni de dire en quoi Marine Le Pen et sa meute sont des méchants. C'est se faire entendre comme une autre voix qui vient lire la civilisation à partir des coordonnées de l'histoire et du passé et de ce que cela nous a appris.

**M. C.** — Cet acte de l'École, qui est très fort, peut provoquer l'angoisse.

**L. J.-B.** — Tout à fait, comme tout acte.

**M. C.** — Tu as rappelé que l'angoisse peut être constitutive. Finalement, c'est un acte qui pousse à faire de cette angoisse quelque chose de créatif. « Réveillez-vous ! », à entendre du côté du désir, de la liberté d'expression, de la liberté démocratique, pour un état démocratique.

**L. J.-B.** — Absolument. La psychanalyse lacanienne ne recule pas devant l'angoisse. Elle s'en sert et sans doute y a-t-il en même temps quelque chose de l'horreur de l'acte. Cela touche en effet à une certaine horreur, pour reprendre Lacan, dans la mesure où c'est au-delà des semblants. C'est là où on rejoint, non pas Antigone, mais une transgression par l'acte de ce qui est établi ; c'est franchir le Rubicon, c'est produire un avant et un après, c'est venir faire lecture du monde du XXI<sup>e</sup> siècle, de la montée en puissance du fanatisme et de l'extrémisme. Donc il y a forcément là angoisse, mais c'est une angoisse qui produit du nouveau.

**M. C.** — Merci Laetitia.

---

<sup>8</sup> <https://www.change.org/p/le-peuple-fran%C3%A7ais-appel-des-psychanalystes-contre-marine-le-pen-9cbfc4db-4c1b-4c1a-b8ef-f8b39425124b>